

Centenaire de l'École de Médecine et de Pharmacie
d'Angers

LA CHAIRE
DE
CLINIQUE OBSTÉTRICALE
(1807-1907)

PAR

ANDRÉ BOQUEL

PROFESSEUR DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ANGERS
CHIRURGIEN DE LA MATERNITÉ
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ D'OBSTÉTRIQUE DE PARIS



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

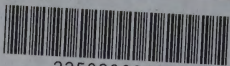
—
1908

J

KL

IV

4



22502860080



WELLCOME LIBRARY
General Collections
P
3202

LA CHAIRE
DE
CLINIQUE OBSTÉTRICALE
(1807-1907)

J. XLIV. 24

Centenaire de l'École de Médecine et de Pharmacie
d'Angers

LA CHAIRE
DE
CLINIQUE OBSTÉTRICALE
(1807-1907)

PAR

ANDRÉ BOQUEL

PROFESSEUR DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ANGERS

CHIRURGIEN DE LA MATERNITÉ

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ D'OBSTÉTRIQUE DE PARIS



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

—
1908



Maternité de l'Hôtel-Dieu

Chaire de Clinique obstétricale

Lorsque le décret de 1807 organisa à Angers des cours d'instruction médicale étroitement rattachés au service hospitalier, véritable École réclamée depuis bien longtemps, une grande place fut faite à l'enseignement des accouchements.

L'étude de cette partie de l'art apparaissait, tant au point de vue médical qu'au point de vue social — on disait alors humain — comme l'une des plus importantes. Et, si les diverses autorités de la ville et du département, soucieuses de voir rétablir à Angers la Faculté disparue, tentèrent en vain, dès le début de la Révolution, d'obtenir un établissement de cet ordre, faisant valoir la situation centrale d'Angers dans la région de l'Ouest et la valeur du personnel dont la cité disposait, du moins, s'efforcèrent-ils — au moment où l'organisation ancienne craqua — de maintenir à Angers l'institution reconnue si utile du cours local de sages-femmes, en le transformant en cours départemental. Ils voyaient là un moyen nécessaire pour lutter contre les

maux signalés alors avec tant de force : « enfants mutilés, enfants regardés comme morts que des soins bien entendus eussent rappelés à la vie, accouchements prompts suivis de mort aussi prompte, infirmités causées par des manœuvres cruelles et téméraires et dont les suites pénibles et dégoûtantes, considérées du côté politique, deviennent plus pernicieuses que la mort ! tout cela causé par l'ignorance des sages-femmes. »

Ce cours d'instruction des sages-femmes avait été institué dans les principales villes de la généralité de Tours (vingt-et-une), à la suite des résultats excellents obtenus par l'enseignement donné de ville en ville, en 1778, par M^{me} du Coudray. Il l'avait été, en 1779, sur les instances, en grande partie, d'un jeune maître en chirurgie d'Angers, docteur en médecine et accoucheur déjà réputé, Michel CHEVREUL, dont le rôle devait être considérable dans le rétablissement de l'enseignement médical à Angers, et Michel Chevreul, en même temps que démonstrateur pour Angers, avait été nommé inspecteur général des cours pour toute l'étendue de la généralité, qui comprenait l'Anjou, le Maine et la Touraine. Ce cours avait cessé d'exister par suite de la suppression des généralités et Chevreul avait cessé ses leçons au moins officiellement.

Ce cours disparu, les administrateurs du département de Maine-et-Loire, nouvellement formé, ne tardèrent pas à le rétablir. En 1790, Michel Chevreul, qui semble avoir eu sur eux une grande influence, leur adressait un *Projet sur l'établissement des cours d'accouchement en faveur des sages-femmes*, dans lequel, exposant les motifs que nous avons mentionnés, il demandait le rétablissement du cours, tout en proposant une réduction de la multiplicité des écoles et une plus longue durée des leçons — deux séries de cours pour chaque élève. En même temps, il signalait diverses réformes concernant la nécessité de l'enseignement gratuit et le recrutement des professeurs. Ce mémoire était complété par un autre, *Réflexions sur le projet d'un établissement en faveur des enfants trouvés de la ville d'Angers*, dans lequel il émettait des vues extrêmement justes sur la nécessité de l'hospitalisation et du traitement des mères et des nourrissons syphilitiques.

Dès 1791, le Conseil général du département de Maine-et-Loire le désignait comme professeur d'accouchements à Angers, avec mission de donner un cours particulier d'accouchements pour les élèves sages-femmes de ce département. Le Département faisait droit pour une grande part à ses requêtes ;

le cours devait être fait tous les ans, à Angers, un seul cours étant suffisant pour tout le département ; deux cours devaient être suivis par chaque élève. Mais une amélioration définitive allait transformer cette institution. Le Département, acceptant les idées qui lui étaient soumises et jugeant qu'il pourrait devenir plus utile en y joignant la pratique à la théorie, la clinique au mannequin, prit les mesures suivantes. On réunit dans le même lieu un dépôt pour les enfants exposés — les enfants de la Patrie, — un hospice pour les femmes et filles pauvres en couches et un établissement dans lequel les sages-femmes — sages-femmes de la campagne et élèves — devaient être *logées* et nourries pendant le temps des cours gratuits qui y étaient installés. C'était le principe fécond de l'internat pour les élèves sages-femmes, nécessaire à l'instruction pratique. Le Conseil général « pensa, dit Chevreul, que les élèves, en assistant aux accouchements qui se feraient dans cet hospice et en pratiquant elles-mêmes, vers la fin de leur instruction, les accouchements qui leur seraient confiés, apprendraient à faire l'application des principes qu'elles auraient reçus, qu'obligées de donner des soins aux femmes enceintes malades et aux femmes en couches, elles puiseraient dans cette occupation des connaissances qui les rendraient bien plus utiles à l'humanité dans la pratique de leur art, en les mettant dans le cas de détruire une foule de préjugés toujours plus ou moins dangereux ». Une sage-femme en chef fut attachée à ce service. C'est peut-être un des premiers établissements de ce genre formés en France. Michel Chevreul fut, par un arrêté du Département du 13 juillet 1792, mis à la tête de ce service comme professeur et comme médecin.

Le cours devait commencer le 13 juillet ; mais « les circonstances malheureuses où s'est trouvé le Département depuis l'affreuse guerre de Vendée ayant suspendu cet établissement de bienfaisance et d'humanité... si nécessaire, en raison de ce que nombre de femmes et d'enfants sont victimes des manœuvres téméraires et inconsidérées des sages-femmes, suite de leur ignorance », ce ne fut que le 1^{er} fructidor an II, sur les instances de Chevreul, que le cours public et gratuit d'accouchements fut ouvert (18 avril 1794).

Il continua alors d'une façon à peu près régulière, non sans quelques interruptions officielles, notamment en l'an X (an 1801 et suivants), dues à l'impossibilité de trouver les fonds nécessaires. Le local choisi ne se prêtait guère, il est vrai, à l'instruction. Les cours libres et gratuits le remplaçaient

ment et l'administration municipale, toujours non reconnues par l'autorité supérieure.

En 1807, donc, lorsque Napoléon signa, au camp de Finchinstein, le décret d'organisation des Cours d'instruction médicale près l'hôpital d'Angers, l'enseignement des accouchements — comme, d'ailleurs, celui de la médecine et de la chirurgie — existait à Angers avec une organisation réelle. La Maternité, avec son cours de sages-femmes déjà installé, était toute préparée à recevoir les étudiants des cours libres, appelés désormais à recevoir dans une même école, sous l'égide des médecins et chirurgiens, maintenant réunis, selon le vœu de Chevreul et des savants de l'époque, l'enseignement médical complet. École et hôpital se confondaient. Médecine, chirurgie et accouchements pouvaient s'apprendre au lit du malade et les diverses branches des études médicales, s'apportant un mutuel concours, devaient s'y enseigner pour être répandues ensuite au profit de tous, sans distinction oiseuse ni spécialisation stérile.

C'était le programme des cours d'instruction médicale confiés à des professeurs qui, outre des cours théoriques et cliniques, devaient en même temps assurer le service des malades. Ces cours, établis à l'hospice civil, disait un arrêté du Préfet du 23 décembre 1810, ne sont pas purement spéculatifs, c'est-à-dire bornés à l'action de l'œil et de l'ouïe, comme se l'imaginent quelques élèves; mais le gouvernement, pour les rendre plus utiles et plus dignes du but de leur institution, a voulu qu'ils fussent tout à la fois des cours de théorie, de pratique et d'activité, où toutes les facultés des élèves seront tour à tour mises en jeu. Les élèves étaient divisés en internes, externes, expectants, et devaient concourir obligatoirement pour l'obtention de ces fonctions; si la grève se produisait, gare les sanctions. La grève était déjà prévue! Il y eut, d'ailleurs — notons-le en passant — une grève d'étudiants, vite réprimée, en 1814.

En ce qui concerne les accouchements, suivant ces principes, le décret constitutif instituait un cours de clinique d'une part et, d'autre part, deux cours théoriques d'accouchements et maladies des femmes, l'un pour les étudiants, l'autre pour les sages-femmes, dont l'instruction dépendait maintenant de l'école-hôpital. Le programme de l'enseignement, auquel, par la suite, on fit des modifications qui ne furent pas toujours heureuses, était le suivant :

Un cours de clinique de la Maternité, ayant lieu tous les jours, pendant toute l'année, à 10 heures du matin. On devait y traiter des maladies qui peuvent affecter les femmes avant, pendant et après leur accouchement. On devait exposer les complications qui résultent de l'état de grossesse ou des suites de couches : ce qui donnera lieu à l'application des préceptes qui auront été donnés dans le cours d'accouchements et maladies des femmes.

Un cours d'accouchements et maladies des femmes, double, l'un pour les étudiants et l'autre pour les élèves sages-femmes, celui-ci ayant lieu trois fois par semaine, pendant trois mois, l'hiver (porté presque immédiatement à six mois), le second ayant lieu aussi trois fois par semaine, pendant six mois, l'été.

Dans le premier cours (étudiants), le professeur, dit le programme, avant d'entrer dans le détail des différentes espèces d'accouchements, donnera la description des parties de la génération de la femme. Il parlera de la grossesse, des différents phénomènes qu'elle présente, du fœtus et de ses dépendances, de la manière dont le fœtus existe dans le sein de la mère, des changements qui s'opèrent en lui lorsqu'il est né. Il passera ensuite à la description des différentes espèces d'accouchements, soit naturel, laborieux ou contre nature, exposera en quoi ils diffèrent, indiquera les moyens que l'art emploie pour aider la nature, lorsque ses efforts sont impuissants; manœuvrera ces différentes espèces d'accouchements sur des mannequins destinés à cet objet et donnera la manière d'appliquer les instruments lorsqu'ils sont indiqués.

Il parlera des soins que l'on doit donner à la mère et à l'enfant après l'accouchement. Il insistera surtout sur la délivrance, sur les accidents qui peuvent accompagner ou suivre cette opération et sur les moyens d'y remédier.

Il traitera ensuite des maladies qui peuvent affecter la femme pendant la grossesse et de celles qui peuvent avoir lieu après l'accouchement, des remèdes propres à les combattre et du régime que l'on doit faire observer à l'accouchée suivant les circonstances.

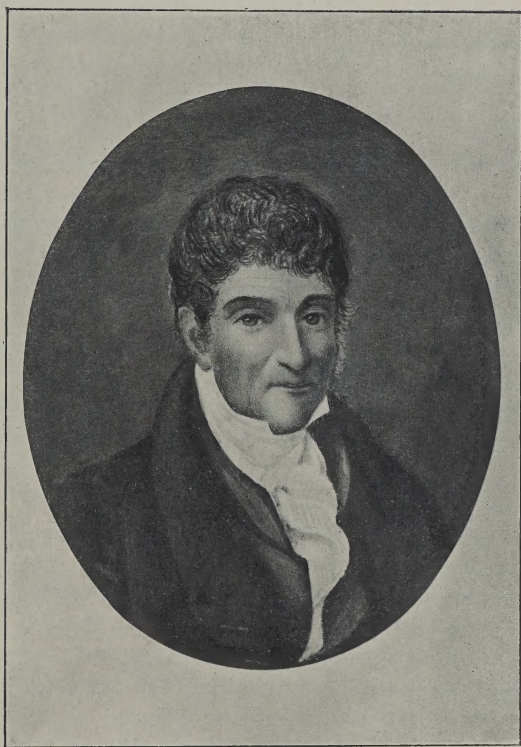
Le deuxième cours, destiné aux élèves sages-femmes, ne différera du premier qu'en ce qu'il ne donnera des connaissances anatomiques, physiologiques et médicales que celles qui sont absolument nécessaires pour la pratique des accouchements et qui peuvent être à leur portée. Il suivra, d'ail-

leurs, le même ordre, la même méthode que dans le premier. Il simplifiera autant que possible les manœuvres, les exposera avec clarté et leur indiquera avec soin le cas où la présence d'un accoucheur est nécessaire.

Les cours, ainsi réglementés, commencèrent pour les étudiants le 2 novembre. L'enseignement pour les sages-femmes, au point de vue pratique, fut réglementé à nouveau. Une décision de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, en date du 16 août 1808, sur la proposition du Préfet, sanctionnait le règlement présenté le 2 janvier par Chevreul à l'administration hospitalière. L'enseignement était établi pour quinze élèves sages-femmes, internes, divisées en deux années : les cours devaient d'abord durer cinq mois ; ils furent fixés à six presque immédiatement après. Une sage-femme en chef devait donner des répétitions des cours. Les élèves devaient assister aux accouchements par groupes de deux : une ancienne et une jeune.

Cette organisation, admirablement comprise, s'est perpétuée jusqu'à ce jour et, si, pour les étudiants, des modifications de programme se produisirent, si la clinique de la Maternité fut supprimée et qu'il ne subsista que le cours théorique seul d'accouchements, maladies des femmes et des enfants, pour, en 1888, lors de la création de la clinique obstétricale et gynécologique, redevenir théorique et clinique, en fait, l'enseignement resta toujours clinique et théorique à la fois. Les cours, que ce fût Chevreul, Négrier ou Guignard, eurent toujours lieu à la Maternité, les élèves — les bons seulement, puisqu'il n'y avait plus obligation — suivant la visite et écoutant les leçons journalières du professeur. Pour les élèves sages-femmes, il n'y a eu d'autre changement que celui de la durée des cours, portée en 1904, sous le titulaire actuel, à une période réelle de deux ans (sauf les vacances, bien entendu).

Cette unité de vues et de direction, si profitable à l'enseignement, qui doit préparer les étudiants et former les sages-femmes, tient à ceci : c'est que, depuis que Chevreul fut investi à la fois — suivant le principe du décret de 1807 — du titre de professeur et de chirurgien de la Maternité, les deux fonctions furent toujours réunies dans les mêmes mains. Le vœu de Chevreul fut toujours réalisé et les titulaires qui se sont succédé — le titulaire actuel est le quatrième, — munis du titre de chirurgien des hôpitaux, ont toujours été chargés de l'enseignement des étudiants, de l'enseignement des sages-femmes et du service hospitalier, malgré la dualité de nomination,



MICHEL CHEVREUL

1754-1845

en principe unique par le Ministre, plus tard dépendant du Ministre pour le titre de professeur de l'École et de l'Administration hospitalière ou préfectorale pour le titre de professeur des sages-femmes. Maintenant que l'enseignement est redevenu clinique et dure officiellement toute l'année, la question de dualité de nomination ne saurait, heureusement, plus guère se poser.

Le premier des titulaires de cette chaire fut, nous l'avons dit, Michel CHEVREUL.

Nommé par le décret de 1807 professeur du cours d'accouchements et maladies des femmes, en même temps que professeur d'opérations, il était chargé, au point de vue purement obstétrical, de deux cours, un clinique, un théorique. L'enseignement devait être donné en deux cours différents aux sages-femmes et aux étudiants.

Né à Angers le 26 janvier 1754, d'une famille ancienne de maîtres chirurgiens, il avait tous les titres à cette chaire dans la formation nouvelle d'enseignement dont, ainsi que nous venons de le voir, il avait été l'instigateur principal.

D'abord élève de la Faculté d'Angers, près de laquelle il avait pris sa première inscription en 1761, docteur de la Faculté de Reims le 17 juillet 1777, il était revenu à Angers aussitôt pour postuler le grade de maître en chirurgie, qu'il obtint en 1778, le second des maîtres en chirurgie d'Angers pourvus du grade de docteur. Élève du célèbre Baudelocque, dont il avait suivi les leçons à Paris, avec ses deux confrères Garnier et Mirault, il avait rapporté de la capitale une connaissance profonde de cette branche de la chirurgie et une pratique déjà pleine d'habileté. Dès son retour à Angers, s'étant fait remarquer par ses succès dans cet art, il assista aux leçons faites en 1778 par M^{me} du Coudray, au cours du voyage qu'elle fit à Angers, à Tours et dans d'autres villes, et, devant leur succès, contribua à l'établissement de cours dans la généralité de Tours, dont dépendait l'Anjou. Ces cours ayant été établis, il fut nommé, en 1779, par un arrêté du Conseil du roi, démonstrateur pour Angers et inspecteur général des cours pour toute l'étendue de la généralité.

Dans le cours de cette fonction, il avait, dès 1782, publié son *Précis de l'art des accouchements en faveur des sages-femmes et des élèves en cet art* »,

annoncé avec éloge dans le *Journal de Médecine* du mois d'avril 1783 et qui fut distribué aux élèves aux frais du gouvernement. C'est un livre classique, livre de vulgarisation, où est exposée en substance, d'une façon claire et méthodique, la doctrine de Baudelocque, sous le patronage duquel il est placé.

La Société de Médecine, à laquelle il avait envoyé plusieurs mémoires, le reçut, en 1786, au nombre de ses correspondants.

En 1790, il avait publié, adressé aux administrateurs du département, un *Projet sur l'établissement des cours d'accouchements en faveur des sages-femmes* et, en 1791, des *Réflexions sur le projet d'un établissement en faveur des enfants trouvés*, mémoires que nous avons déjà signalés.

Nommé, le 13 juillet 1792, médecin de l'hôpital des Enfants-Trouvés (enfants de la Patrie) et professeur d'accouchements, par arrêté du Département, confirmé dans les mêmes fonctions par un autre arrêté du 17 ventôse an III, un nouvel arrêté du Préfet le nommait médecin de l'hospice de la Maternité de l'Hôtel-Dieu et professeur d'accouchements, le 11 thermidor an XIII.

En dehors de ces fonctions officielles, il avait, comme nous l'avons dit, professé les accouchements depuis son arrivée à Angers, en 1777. Ses cours avaient continué jusqu'en l'an II et, après un intervalle de deux ans, il les avait repris en l'an IV à l'École de santé de l'abbaye Saint-Serge.

Ses titres à la chaire d'accouchements étaient donc considérables. Indépendamment de cela, ses titres à jouer un rôle important dans l'établissement qu'il avait contribué plus qu'aucun autre à former étaient prépondérants. Aussi fut-il élu par ses collègues secrétaire de l'Assemblée des professeurs, le 11 novembre 1807 — c'est-à-dire directeur, sans le titre, d'une école très bien comprise qui n'en avait pas le nom.

Il conserva ses fonctions de professeur et de directeur pendant plus de trente ans. Il fut, lors de l'organisation de l'École secondaire, directeur, le 23 décembre 1820, de cette École secondaire lorsqu'elle fut réorganisée — peut-être en moins bien.

Démissionnaire le 23 janvier 1838, il mourut le 2 juillet 1845, à l'âge de 91 ans.

En dehors de ses titres de professeur honoraire et de directeur honoraire, il avait ceux de médecin des épidémies, membre du Conseil de

salubrité, membre du Conseil académique. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Ses multiples fonctions ne l'avaient pas empêché de se consacrer à l'enseignement et aux malades d'une façon assidue et constante. Les nombreux rapports, clairs, exacts, précis, qu'il a adressés à l'Administration hospitalière en font foi, démontrant et son dévouement aux malades et son exactitude de chef de service.

De 1807 à sa retraite, il avait publié diverses observations :

Un cas d'hermaphrodisme ;

Une symphyséotomie par le procédé de Sigault ;

Du seigle ergoté comme moyen de hâter l'accouchement (1826) ;

Sur les larves de mouches développées dans l'oreille d'un enfant (Soc. Méd. Paris, décembre 1812) ;

Sur un fœtus né sans tête et sans membres supérieurs (Soc. Méd. Paris, rapporté par Béclard, décembre 1815).

En 1826, il donna une seconde édition de son *Précis de l'art des accouchements*, dans laquelle il continuait son œuvre de vulgarisation, cherchant seulement à être utile, mais enseignant toutefois le résultat de sa pratique. Il cherchait à simplifier le plus possible. C'est ainsi qu'il simplifiait les manœuvres préconisées par Baudelocque pour la version et qu'il faisait de la présentation de la face une « seconde espèce d'accouchement naturel par la tête », considération qui l'avait frappé dès 1792 et que la science a confirmée.

Il avait été nommé, en 1813, membre correspondant de la Société de Médecine de Paris.

Ce ne fut qu'en 1835, malgré tant de services rendus, qu'il reçut la décoration de la Légion d'honneur : il avait alors 84 ans.

Son enseignement clair et précis laissa, comme celui des Garnier, des Mirault, etc., une grande impression sur ses élèves, dont « plusieurs, devenus célèbres et occupant des chaires de premier ordre, proclament sans cesse qu'ils doivent réputation et fortune aux leçons reçues à Angers ». Le successeur de Chevreul comme directeur, Lachèse, en faisant cette allusion, rappelait ainsi quels élèves illustres étaient sortis de l'École où il avait tenu une si grande place : Béclard, les deux Bérard, Billard, Ollivier d'Angers, Ménière, Mirault, pour ne citer que ceux-là, avec lesquels il entretenait de si cordiales relations et qui avaient été préparés par cette École à leur destinée future.

Chevreul avait eu comme adjoint, dans sa chaire, en premier lieu, Philippe BÉCLARD, nommé le 7 décembre 1822, professeur-adjoint. Il était adjoint à la Maternité depuis le 23 mai 1812.

Ce parent — cousin, j'en crois, — du grand Béclard n'a pas laissé de traces. Il figurait encore sur l'affiche des cours en 1827.

En second lieu, NÉGRIER, qui devait lui succéder, avait été nommé professeur-adjoint, le 30 avril 1827, à la disparition de Béclard; il remplissait depuis longtemps déjà cette fonction sans en avoir le titre.

Charles NÉGRIER, qui avait été chargé du cours le 30 septembre 1837, succéda à Chevreul, démissionnaire, le 20 avril 1838, et devint le second titulaire de la chaire d'accouchements. Il fut confirmé dans cette fonction, après que fut intervenu le décret de réorganisation de l'École en École préparatoire, le 15 octobre 1840, par un arrêté de nomination en date du 31 mars 1841. Son titre était professeur d'accouchements, maladies des femmes et des enfants. Il n'était plus officiellement question de clinique, de l'alliance si féconde de l'hôpital et de l'école; mais, en fait, comme nous l'avons dit, si le titre changea, la chose resta la même, grâce au cumul des fonctions de professeur pour les étudiants et les sages-femmes et de chirurgien de la Maternité.

C'est en ces termes que s'explique le signataire, Chereau, de l'article consacré à Négrier par le *Dictionnaire* de Dechambre; c'est un éloge mérité :

« Le signataire de cet article considère comme une bonne fortune l'occasion qui lui est offerte de payer un juste tribut d'hommages à la mémoire de Négrier. Caractère ferme, esprit droit, pratique, ce médecin joignit, en effet, aux qualités de l'administrateur exact et scrupuleux la chaleur d'âme et l'entrain d'une nature vive et hardie qui s'imposait à la jeunesse par une loyauté communicative, en même temps que ses travaux de science ingénieuse et visant toujours à la précision honorèrent son enseignement. »

Négrier, né à Angers, le 15 juillet 1792, élevé par son beau-père, le célèbre chirurgien Mirault, commença ses études à Angers en 1810; mais, pris par la conscription, il fut, dès 1811, attaché comme officier de santé aux armées et, après avoir séjourné à Belle-Ile-en-Mer, puis en Portugal, après avoir pris part aux campagnes d'Allemagne et de France, il ne quitta le service qu'après Waterloo. Libre alors, il reprend ses études, se fait recevoir doc-



C. NÉGRIER

1792 - 1862

teur à Paris (2 février 1817), avec une thèse sur l'*Emploi des bandelettes agglutinatives dans le traitement des ulcères atoniques des jambes*, procédé décrit par Baynton et qu'il devait vulgariser dans la pratique, et il vient s'établir à Angers. A peine arrivé, il se fait ardent propagateur de la vaccine et est plusieurs fois médaillé pour son zèle.

En 1827, le 30 avril, il est nommé professeur adjoint du cours d'accouchements, fonction qu'il remplissait près de Chevreul depuis longtemps déjà sans en avoir le titre.

Dès ce moment, il commence ses recherches sur les fonctions ovariennes et, au lendemain de sa nomination comme titulaire en remplacement de Chevreul, en 1838, il fait paraître un premier mémoire intitulé : *Recherches anatomiques et physiologiques sur les ovaires dans l'espèce humaine, considérés spécialement sous le rapport de leur influence dans la menstruation*.

On sait que de nombreux auteurs, à l'étranger, avaient sans doute, depuis déjà longtemps, signalé cette influence physiologique des ovaires dans la menstruation. Mais Négrier fut le premier en France à soumettre à l'attention du monde scientifique la théorie qui consiste à déclarer que « la menstruation est un phénomène périodique commençant avec la puberté et finissant à l'âge critique et qui dépend de la production et du développement des vésicules ovariennes, c'est-à-dire de la maturation d'un œuf qui est périodiquement développé, soit pour être expulsé avec le fluide menstruel par l'utérus, soit pour se greffer dans cet organe si la fécondation a eu lieu et y devenir la source d'un nouvel être ». A la vérité, cette priorité lui fut contestée par Gendrin et un très vif débat s'engagea entre eux à ce sujet (*Gaz. méd.*, 1839, n° XLII); nous n'en devons pas moins considérer que, si les deux antagonistes arrivèrent presque en même temps aux mêmes résultats, l'honneur de la priorité revient bien à Négrier.

En 1845, Négrier, dont la place à l'École d'Angers était prépondérante, est appelé à la direction de l'École de Médecine, que son prédécesseur dans sa chaire avait eue si longtemps. Cette direction lui resta confiée à deux renouvellements successifs, en 1850 et 1854.

En 1846, il est nommé membre correspondant de l'Académie de Médecine et, en 1847, chevalier de la Légion d'honneur.

En 1859, il envoyait à l'Académie des Sciences un mémoire intitulé : *Recueil de faits pour servir à l'histoire des ovaires et des affections hystériques*

de la femme, mémoire qui, entre parenthèses, ayant été perdu pendant plusieurs mois, dut être refait presque tout entier de mémoire et qui valut à son auteur le prix Monthyon, en même temps que l'honneur de voir Michelet, dans son livre de l'*Amour*, comparer ses travaux aux travaux les plus réputés de la physiologie allemande.

Il mourut à 70 ans, le 31 janvier 1862, ayant vu ses derniers jours assombris par la perte cruelle d'une fille chérie.

En dehors des travaux signalés, Négrier avait publié de nombreux mémoires

De l'emploi des trochisques de minium dans le traitement des ulcères fistuleux étendus (in Arch. gén. méd., 1828) ;

Mémoire sur le traitement des affections scrofuleuses par les préparations de feuilles de noyer (in Arch. gén. méd., 1841) ;

Sur la longueur et la résistance du cordon ombilical (in Ann. d'hyg. publ. et de méd. leg., 1841) ;

Note sur un moyen très simple d'arrêter les hémorragies nasales (in Arch. gén. méd., 1842).

Mémoire sur la craniotomie par le crochet aigu (Acad. méd., 1843) ;

Recherches et considérations sur les fonctions du col de l'utérus (Paris, 1846) ;

De la rétroversion de l'utérus dans l'état de grossesse (in Gaz. méd., 1859).

L'œuvre scientifique n'absorba pas Négrier, qui fut un modèle de professeur. Dès son entrée à la Maternité comme titulaire, on le voit réclamer de l'administration des registres pour la consignation des faits cliniques et un cabinet pour lui permettre de s'installer, au besoin pour y coucher, si les nécessités du service l'exigent. Ces registres, admirablement tenus, existent encore, continués par ses successeurs, de telle sorte que la physionomie de la Maternité peut être suivie de 1838 à nos jours.

Qu'était son enseignement ? Un de ses élèves, le Dr Feillé, dans le portrait qu'il a publié, s'exprime ainsi : « Remarquable, sinon brillant, par la clarté de son exposition, la précision de ses explications, la ferme volonté qu'on sentait en lui de faire pénétrer dans l'esprit de ses élèves ce qu'il savait si bien lui-même. » Bérard avait coutume de dire que nulle part il ne trouvait de sages-femmes aussi instruites que celles de la Maternité d'Angers —

hommage rendu au professeur comme à l'organisation de l'École des sages-femmes, si bien comprise par son fondateur

Professeur méritant dans une place qu'il méritait, Négrier occupa effectivement sa chaire pendant plus de vingt ans. Le seul suppléant dont il importe de signaler le nom, comme l'ayant aidé dans sa tâche, est Guignard, qui le suppléa effectivement dans ses dernières années et devait lui succéder comme titulaire.

Jean GUIGNARD, né à Candes, sur les confins de l'Anjou, en 1829, ayant fait ses études à Angers d'abord, à Paris ensuite, débuta à l'École le 24 octobre 1857, en qualité de chef des travaux anatomiques, l'emploi de début le plus important dans une École où la part active prise à l'enseignement permet rapidement au professeur de donner sa mesure.

Devenu, à la fin de 1858, suppléant de chirurgie et d'accouchements, il fut chargé, en cette qualité, de suppléer Négrier, d'abord comme professeur du cours départemental d'accouchements aux élèves sages-femmes, puis, en 1862, comme professeur du cours des accouchements, maladies des femmes et des enfants.

Nommé à la mort de Négrier, chargé de ce cours le 15 février 1862, il était définitivement nommé titulaire le 28 avril de la même année, le troisième de la chaire. L'Administration des Hospices, qui, fidèle aux traditions, n'avait pas voulu nommer de chirurgien de la Maternité avant la titularisation du professeur de l'École, le nommait chirurgien de la Maternité le 1^{er} janvier 1864.

De 1862 à 1898, où, le 18 juin, il fut admis à la retraite et nommé professeur honoraire, il resta titulaire de la chaire; mais, en fait, lorsque, pris tout entier par la vie politique, maire depuis déjà plusieurs années, il devint, en 1893, député de Maine-et-Loire, il cessa en réalité de professer et ne reparut plus pour ainsi dire à la Maternité. Il mourut le 4 août 1901, dans sa soixante-douzième année. Il était officier d'Académie et chevalier de la Légion d'honneur.

Le P^r Guignard n'a pas laissé de travaux. Il se contenta de la partie purement éducative de sa charge, partie qui, d'ailleurs, n'est pas la moindre et doit mériter à celui qui sait la remplir la reconnaissance et l'honneur. Son enseignement fut, comme celui de ses prédécesseurs, qui avaient su si par-

faitement montrer la voie à suivre, théorique et clinique et, lorsque l'enseignement officiellement redevint clinique en 1889, il n'y eut, en réalité, qu'un changement de nom.

Les idées avaient marché; on avait compris de nouveau que l'enseignement médical devait, par ses différentes branches, se donner au lit du malade et que séparer l'école de l'hôpital était un non-sens. En 1889, la chaire d'accouchements et maladies des femmes était — à l'occasion de la réorganisation de l'École de Médecine — transformée, nouveaux mots, vieilles idées, en chaire de clinique obstétricale et gynécologique. Et, pour que les maladies des femmes eussent un substratum, on affectait à la chaire une salle de gynécologie — l'ancienne salle des commères de l'Hôtel-Dieu, disparue de la Maternité on ne sait pourquoi, peut-être par défaut de place — bientôt rattachée étroitement à la Maternité par une délibération de la commission administrative des Hospices, en date du 27 juin 1890. Cette salle devait avoir encore des vicissitudes à supporter : les soucis de l'enseignement ne sont pas toujours ceux des hommes. Actuellement, tout est revenu, heureusement, en l'état.

Pendant la longue période du titulariat de Guignard, de nombreux suppléants, au début tout au moins, ne firent que passer, attachés plus nominativement que réellement, soit comme professeurs suppléants, soit comme chirurgiens adjoints, à un service qu'ils n'ambitionnaient pas. Ce furent les D^{rs} DOUET, LIEUTAUD, TESSON, GODARD, qui devaient trouver ailleurs leur voie de prédilection.

Lorsque les concours furent institués, tant à l'École qu'à l'hôpital, les suppléants devinrent plus stables et, l'âge aidant, la suppléance fut plus effective.

C'est ainsi que le D^r GUICHARD, médecin-adjoint à la Maternité, professeur suppléant à l'École, aida le P^r Guignard dans son enseignement et dans la conduite du service de 1873 à 1882. On lui doit une pièce anatomique intéressante, conservée à la Maternité. C'est un bassin rétréci, cypho-scolio-rachitique, qui, trouvé à l'autopsie d'une femme morte après opération césarienne, fut décrit par lui et porte son nom.

Le D^r MAREAU, nommé suppléant des chaires de chirurgie et d'accouchement en 1882, remplaça le professeur en 1886 pendant quelques mois.



J. GUIGNARD

1829-1901

Devenu chirurgien des hôpitaux et chargé, comme tel, du service d'adjoint à la Maternité, il passa à l'Hôtel-Dieu par permutation avec le Dr MONPROFIT qui, devenu à son tour suppléant de chirurgie, avait primitivement troqué le titre de chirurgien-adjoint de la Maternité, qu'il avait obtenu à la suite d'un concours spécial, pour le titre de chirurgien-adjoint de l'Hôtel-Dieu. Le Dr Monprofit, comme suppléant des chaires de chirurgie et d'accouchement, se trouvait, en effet, chargé de suppléer le Pr Guignard pendant son congé de député et, suivant le principe traditionnel, il paraissait de toute nécessité que les deux fonctions fussent en mêmes mains. C'est en vertu du même principe qu'il fut délégué dans les fonctions de professeur du cours départemental d'accouchements pour les sages-femmes.

Le Dr Monprofit, qui avait été comme chef de clinique du Pr Guignard, chargé, lors de la transformation officielle, de l'aménagement suivant les idées nouvelles de la salle de gynécologie, commença, pendant la durée de ses fonctions de chargé de cours, à améliorer l'installation de la Maternité, tant sous le rapport matériel qu'au point de vue de la direction des élèves et des soins à donner aux malades. Lorsqu'il quitta le service, appelé par ses goûts vers la chaire de clinique chirurgicale, devenue vacante, des améliorations réelles avaient déjà été obtenues et il n'y avait plus, en somme, qu'à continuer. A ce moment, la succession du Pr Guignard, d'abord tenté de reprendre son service à l'issue de son mandat de député, puis décidé à un repos bien gagné et nécessaire, allait s'ouvrir.

Pendant cette période fut chef de clinique le Dr ROYER et sage-femme en chef M^{lle} BAILLEUL.

Le titulaire actuel de la chaire — d'abord chargé du cours, en 1898, puis titularisé, en 1899 — est le quatrième. Pourvu par avance du titre de chirurgien des hôpitaux, il a pu réunir dans ses mains, comme ses prédécesseurs, les fonctions de professeur de clinique, de professeur départemental des sages-femmes et de chirurgien de la Maternité.

La Maternité, s'améliorant peu à peu, grâce au concours des administrateurs actuels, autant, du moins, que cela est possible en un local insuffisant, bientôt sans doute, suivant promesse faite, remplacé par un autre, est maintenant pourvue en germe de ses organes essentiels : salle d'isolement, salle d'opérations, petit musée, petit laboratoire. Une répartition meilleure

des locaux entre les élèves sages-femmes et les malades a été obtenue. Si imparfaite que soit l'installation, elle rend des services.

Durant cette période, deux chefs de clinique se sont succédé, suivant la loi du temps nécessaire au recrutement du corps enseignant et hospitalier : les D^{rs} MAUGOURD, de 1899 à 1902, et TURLAIS, de 1902 à 1907. La sage-femme en chef est, depuis 1902, M^{lle} DIBON, sage-femme de 1^{re} classe.

Les professeurs suppléants, communs à la chaire de clinique chirurgicale et à celle de clinique obstétricale, chargés d'assurer éventuellement le service ont été le D^r BRIN, de 1899 à 1902, et le D^r R. TESSON, qui l'est depuis 1902.

L'enseignement s'efforce d'être — suivant les traditions des grands maîtres qui l'ont inauguré et sans négliger la partie théorique — surtout clinique et pratique et le but poursuivi est net et précis ainsi qu'en témoignent les publications émanées du service, leçons cliniques, thèses, observations. Le rôle du professeur de clinique obstétricale dans une École secondaire n'est-il pas de vulgariser les données scientifiques sans cesse en évolution et, sans faire abstraction, bien entendu, d'idées personnelles, de tendre ainsi aux deux buts qui lui sont proposés : préparer les étudiants à des études plus complètes, former des sages-femmes qui soient pour les femmes en couches des aides effectifs et dévoués.

